

Psychanalyse, entre-deux sexuel, intersexe et pandémie

En hommage au Colloque des « mareados »

Daniel Sibony

1.

La crise de la Psychanalyse

Beaucoup de psychanalystes sont dans la logique du fonctionnement où l'on pense que l'appareil théorique branché sur le patient suffit, avec le temps, à produire l'effet supposé. Et ce n'est pas vrai, ça ne marche pas, la psychanalyse est rebelle au fonctionnement même si elle doit l'intégrer.

Cet appareil leur a été fourni par Freud puis a été reformaté par Lacan ; ce dernier coulant tous ses signifiants dans un style qui suscite le mimétisme, et qui pousse en douceur vers une logique du fonctionnement, qui se révèle assez stérile.

Si la psychanalyse est devenue un peu inerte ou s'est retrouvée mise hors-jeu, ce n'est pas comme disent certains parce qu'elle réprime le féminin, mais parce qu'elle s'est coulée dans un discours narcissique et auto-référentiel où quand on entre, on n'en sort pas. Le discours lacanien remplit cette condition, peut-être a-t-il été conçu pour ça, de sorte que lorsqu'on l'applique au « monde », il n'éclaire que lui-même et pas les autres, pas ceux qui ne le parlent pas.

On ne peut pas aborder le dessèchement de la psychanalyse sans parler de l'identification au psychanalyste « père de horde » qu'était Lacan, père castrateur, parlant au nom de son seul désir, essentiellement narcissique, et à la fois jouissant et « horrifié » de voir autant de clones parler son dialecte, en croyant parler celui de la vérité¹.

Si en outre la psychanalyse est parfois mise hors-jeu socialement, c'est que ces analystes bien formés dans ce discours qui fonctionne sur lui-même, le transportent ailleurs où il s'avère globalement inintéressant ; sauf sur des cas cliniques mais pas toujours.

Or la psychanalyse est une chose vivante si elle n'est pas réduite à un jeu de signifiants régi par l'autre jeu, celui des signifiants du Maître, toujours les mêmes. Quiconque approche de la psy comme lieu de rencontre avec soi-même et avec son inconscient, pénètre dans l'espace de la parole possible et vive, cela ne veut pas dire qu'il s'y engage, qu'il y prend des engagements, il peut parfois tourner autour assez longtemps si l'analyste n'est pas actif ou s'il prend place dans la logique du fonctionnement au nom d'un savoir ou d'une technique. Or, on ne va pas chez le psychanalyste parce qu'il est supposé savoir mais parce qu'il est supposé comprendre, c'est-à-dire prendre part à ce qui se passe, et cela suppose qu'il se passe quelque chose, que la notion d'événement et de rencontre avec le possible est cruciale.

La critique des psys qui met en avant leur silence est insuffisante : bien sûr, il y a le silence inerte², mais il y a surtout le fait d'être enveloppé dans un discours adhésif qui ne fait plus

1 Pour des analyses plus précises, voir *Le peuple « psy »*, 1993 ; et *Le groupe inconscient*, 1980.

2 Je l'étudie dans *L'enjeu d'exister*, analyse des thérapies, Seuil 2007.

sens, qui servait à son auteur à construire son édifice de telle façon que ceux qui entrent n'en sortent pas. Cette fonction « hermétique » est intenable aujourd'hui car s'ils n'en sortent pas, on les « sort » de différents lieux où se pratique la thérapie et où l'idée freudienne serait pourtant indispensable. C'est aussi la répétition quasi rituelle de certaines formules dont la justesse est très réduite par la coquetterie provocante de leur auteur. Par exemple le « il n'y a pas de rapport sexuel » ; qui pourrait se dire logiquement : l'espace de la différence sexuelle est irrationnel, et on s'en doute ; ou encore : les deux sexes sont incommensurables, et c'est vrai ; il faut l'avoir en tête comme garde-fou, mais dont personne n'a besoin pour tenter le rapport et en tirer de la joie³.

Nous verrons que la notion d'entre-deux, plus adéquate que la (trop) simple notion de « différence », permet de revoir la question des rapports hommes-femmes, la notion d'entre-deux sexuel remplaçant celle de différence. Cela aiderait à renouveler un vieux thème en évitant les envolées démagogiques selon lesquelles l'émancipation de l'humanité nous viendra des femmes parce qu'elles sont les plus opprimées ; slogan qui résonne trop bien avec l'émancipation de l'humanité par la classe ouvrière puisqu'elle est la plus opprimée donc le plus apte à faire la révolution. Les hommes et les femmes sont différemment opprimés, ils s'unissent sans problème contre la tyrannie du fonctionnement et ils conquièrent comme ils peuvent leur portion de jouissance.

Dans la foulée, prétendre qu'aujourd'hui les psychanalystes regardent les femmes avec condescendance semble étrange car la plupart des psychanalystes sont des femmes ; il est vrai qu'elles peuvent toujours se poser comme victimes d'un regard condescendant mais alors on revient à la vieille question des rapports entre hommes et femmes qui fait des siennes en milieu psy comme partout.

Il se peut que la prévalence du signifiant posée par Lacan soit à revoir. Quand Jacobson affirme que le signifié d'un signe linguistique n'est rien de plus que sa traduction par un autre signe qui peut être remplacé, il semble renvoyer à la chaîne infinie des signifiants dans laquelle le signifié serait comme dissous. Or il arrive que le signifié résiste à se laisser traduire et se pose là comme insoluble ; cela instaure entre syntaxe et sémantique non pas une opposition marquée par une barre mais un entre-deux dynamique où aucun des deux termes ne doit s'éclipser, et sûrement pas le sémantique⁴.

Peut-être que le meilleur exemple c'est l'amour, qui n'est pas uniquement un effet de discours, c'est un événement de l'entre-deux corps-parole, du corps qui entre dans une dynamique d'entre-deux avec la parole, de sorte que les deux pôles s'entretiennent l'un par

3 Voir là-dessus notre Dialogue sur Lacan, résumé dans *Lettres à Lacan*, Editions Thierry Marchaise, Paris, 2018.

4 Cet entre-deux apparaît dans les mathématiques les plus récentes, comme la théorie des topos. Voir les travaux d'Olivia Caramelo dont le Web et Youtube donnent des échos. Ce n'est pas une preuve mais une indication qui invite à questionner voire à critiquer la prévalence du signifiant. Nombre d'exemples montrent que le signifié ne se laisse pas toujours traduire. Voir la notion d'objet-temps dans mon livre tout récent : *À la recherche de l'autre temps*, Odile Jacob, 2020.

l'autre, entre l'affect et les mots, sans clivage entre les deux sauf dans les cas « pathologiques » quoique très courants, qui restent intégrables à l'entre-deux amoureux⁵.

L'amour est à situer dans sa source du côté du réel, non pas au sens de l'impossible mais au sens intrinsèque : l'être humain ne peut pas garder pour lui tout l'investissement narcissique sans en « crever » ; même si à chaque époque de la vie, l'appel à l'autre peut se colorer de mille nuances, encore que le vagissement du nourrisson n'est pas si loin du gémissement d'un amant abandonné. Bien que lié à l'*imago*, l'amour a cette source réelle ; posons même que tout humain est en état d'*aimance*, qu'elle est plus ou moins entravée, mais que l'amour, tout en incluant le besoin, la demande, le désir, la jouissance-souffrance, relève de la pure nécessité ontologique où l'*étant* doit, pour exister, s'ouvrir sur l'être comme infini des possibles. (Cet infini peut bien sûr se fixer dans l'amour de Dieu, se figer dans le fétichisme ou dans d'autres impasses incluant la prédation ou la violence ; il est normal qu'une chose aussi nécessaire produise dans sa mise en acte cette diversité inouïe.) Des sociologues peuvent toujours conclure que l'amour meurt ou est mourant, mais il n'y a pas d'agonie de l'amour car l'amour est aussi une agonie ; pas plus qu'il n'y a l'enfer de l'identique sans le paradis de l'altérité dans l'identique.

La conséquence technique de la non prévalence du signifiant c'est que les jeux de mots dans la cure sont largement insuffisants. Certes, ils donnent des nouvelles de ce que « dit » la langue à ce sujet, à cet instant, mais ils négligent la durée et la narration, que le *witz* peut dédaigner comme « racontant des histoires ».

Un autre exemple d'entre-deux est lié au malentendu. On que le malentendu est aussi « bien entendu » tout comme l'acte manqué est également réussi. En fait, il pointe un entre-deux entre l'inaudible et le trop clair (qui peut être aussi violent que l'inouï). Quand on dit « c'est un malentendu », on laisse croire qu'avec un peu d'efforts et de paroles on pourrait s'entendre ; mais le malentendu persiste, il n'est jamais dissipé, parfois on dit dialogue de sourds, mais c'est qu'on a deux êtres qui n'entendent pas du tout la même chose mais qui ont assez d'entente pour qu'il y ait non pas un clivage étanche, une différence binaire, mais un entre-deux dynamique. Comme parfois ou souvent dans un couple. Prenons le cas fréquent où l'enfant est coincé entre ses deux parents, souvent pour des scènes pénibles où il n'est pour rien mais où, également, il ne compte pour rien, ce qui peut être un traumatisme silencieux. En un sens, le malentendu, c'est lui ; mais dans ces cas extrêmes il sent bien, entre ses parents, non pas un malentendu mais tout un espace de « jeu » entre la discorde radicale et l'entente affectueuse.

Quelqu'un a dit que le corps est un malentendu, c'est curieux, car le corps c'est le répondant de l'homme, à la fois silencieux et criant, audible et inouï. A-t-il subi un traumatisme à la

5 Il y a d'autres clivages, qu'on voit bien dans les quêtes d'amour par Internet qui souvent n'aboutissent pas ; et cela suggère que, pour beaucoup, la quête d'amour prend le pas sur l'épreuve de l'amour qui exige pour chacun d'assumer son entre-deux « corps-parole », ce qui est impossible dans les cas de blocage œdipien. Ajoutons qu'aujourd'hui on cherche plus des pères qui tiennent leur place que des pères à abattre. Cela ne veut pas dire que la tyrannie incestueuse inconsciente n'est pas active mais elle n'est pas formulable collectivement ; à chaque sujet de s'en dépêtrer et de réussir son entre-deux.

naissance ? Bien sûr, il a changé de monde, il a respiré pour la première fois, il a hurlé. Toute vraie naissance est un choc, un traumatisme du commencement. Le commencement véritable est un choc parce qu'il part de quelque chose pour traverser le rien ou de rien pour arriver à quelque chose, il met en tension le commencement et l'origine qui le précède, et dans cet entre-deux il y a place pour la violence et l'apaisement ; comme lors d'une naissance ; avant que l'un des deux pôles n'entame les hostilités. Mais le corps n'est pas entendu, on ne l'écoute pas, sauf quand il se fait entendre très fort par sa présence, par le symptôme et plus souvent par son absence.

Sur le nom-du-père, il y a comme un désaccord ; pour certains il manque, et pour d'autres il est en excès. Peut-être que le corps du père compte plus que son nom, le corps parlant bien sûr, dont le nom est une pointe. Ce qui compte encore plus c'est peut-être la voix du père. Ce n'est pas un hasard si les cures se poursuivent très bien au téléphone. Or la voix présentifie le corps assez intensément ; cela incite à réfléchir sur son potentiel inouï ; la voix peut contenir une époque, un monde, une sensation culturelle ou régionale si forte qu'on s'y croirait et que ce n'est pas un leurre ; la rencontre de l'autre par la voix est une épreuve de vérité aussi forte que sa rencontre par le visage mais différente ; la voix peut transmettre une image du manque mieux que l'image scopique ; la voix est moins leurrante qu'une image : comme si la distance de la voix au corps dont c'est la voix était plus courte que la distance à l'image visuelle. Le soutien vocal est autrement intense. Le soutien que trouvent certains dans un lieu de culte leur est donné par la voix du silence qui l'habite.

Bien sûr qu'il y a une dimension poétique dans le travail de l'analyste, au sens radical de la poésie : qui concerne le miracle où les mots les plus justes se forment, prennent corps, s'animent et s'imposent dans l'évidence. C'est ce qui arrive quand l'analyste dit quelque chose qui après-coup lui paraît juste et qui sur le moment le surprend puisqu'il ne l'a pas préparé. Cela ne peut se produire que lorsqu'il est assez confiant dans la démarche analytique et dans sa marche à lui, confiant au sens où, si ça tombe de travers, il peut toujours réajuster en assumant. Cela arrive aussi quand l'analyste fait un lapsus, parfois plus riche à exploiter que celui du patient. C'est souvent une question de mises en forme, de mise en scène des mots, et c'est ce qui touche au poétique. Pour ma part, je reprends souvent des fragments narratifs du patient avec ses signifiants à lui mais disposés autrement, et je lui offre cet objet étranger et familier ; presque toujours c'est bénéfique ; ce n'est pas rien pour un sujet de voir un bout de son histoire racontée autrement dans les mêmes termes par un autre, qui peut même y glisser quelques signifiants communs, histoire de faire le lien avec les autres, avec le monde. Cela rappelle ce que dit Rilke au jeune poète dont il recopie les poèmes, conscient de lui faire ainsi un don essentiel. Cela donne au patient une lueur de possible qui le relie à ce que j'appelle l'infini des possibles, par quoi je désigne l'être. J'évite dans ce travail les jeux de mots sauf quand ils s'imposent tout seuls, je les évite car la jouissance de celui qui les fait est toujours excessive surtout lorsqu'il se contorsionne pour les forcer, pour un effet poétique assez mince. Cet effet n'est pas de fixer la jouissance sur la trouvaille verbale mais de produire une résonance avec une possible poétique de l'existence où la forme poétique est une riposte à la forme symptôme.

2.

L'entre-deux sexuel

La différence entre hommes et femmes n'est pas binaire, il n'y a pas une ligne frontière qui les sépare ; c'est tout un espace que j'appelle entre-deux ; l'« entre-deux » comme processus qui remplace la différence, je l'ai introduit il y a trente ans dans le livre éponyme et je m'en suis souvent servi. *L'entre-deux sexuel* est la notion par laquelle, depuis longtemps, je remplace la différence sexuelle. Cette notion a l'avantage d'inclure tous les cas particuliers, comme on le verra.

L'entre-deux sexuel est un espace assez vaste pour que s'y répètent l'ambivalence radicale du désir et les malentendus en boucles qu'elle engendre, doublés de rapports de force inévitables dans un jeu aussi complexe où l'écart entre ce qu'on veut et ce qu'on dit est énorme. Reste pourtant dans ce tourbillon un repère central : c'est la femme inspire le désir à l'homme, ce qui le rend dépendant de son désir à elle. Et dans cette dépendance, l'homme est plutôt décalé voire désemparé s'il a hérité du cliché où c'est lui qui mène la danse ; d'où ses réactions inadéquates ; parfois il rue dans les brancards et tente de faire la loi ou de paraître commander, induit qu'il est dans cette erreur quand la femme peu sûre de sa féminité confie à l'homme de lui dire ce qu'elle veut. Or cette féminité dont certaines femmes sont peu sûres n'est autre que la capacité de séduire l'homme, de lui inspirer du désir et de l'amour. Si une femme est peu sûre de sa féminité c'est qu'elle n'a pas pu la gagner sur l'Autre femme supposée détenir tous les attributs du féminin. C'est dire que l'épreuve que j'appelle « l'entre-deux-femmes », qui n'est autre que la transmission du féminin, est essentielle. Ajoutons que les femmes totalement sûres de leur féminité risquent de se poser comme symboles mêmes du désir où l'homme ne serait que l'instrument de leur jouissance, elles-mêmes risquant d'y perdre leur désir pour se plier à celui qu'elles inspirent.

On frôle déjà le passage délicat entre doute et certitude et la question de savoir qui fait le premier pas, qui s'avance en premier au risque d'être rejeté, question plus sérieuse qu'on ne pense.

En tout cas, dans la vie, les rapports de force évoqués sont sous-tendus par un double problème de fond : « meurtre » du père pour l'homme, entre-deux-femmes pour la femme. Le meurtre du père peut aussi se formuler comme « entre-deux » puisqu'il s'agit d'inscrire le père comme à la fois existant et éclipsé, de sorte qu'il soit existant comme éclipsé et éclipsé comme existant. C'est donc bien une dynamique d'entre-deux. Dans les deux cas, une épreuve d'entre-deux se pose à chacun des partenaires ; dans les deux cas, différemment, il s'agit d'une coupure-lien qui comporte à la fois reconnaissance et séparation. Pour une femme, reconnaître qu'il existe de l'Autre-femme, c'est-à-dire du féminin, celui de sa mère ou d'une autre, et qu'elle peut y prendre assez de féminité pour être femme. Pour l'homme, reconnaître qu'il y a du père (le sien ou un autre), et qu'il peut y prendre assez de virilité pour être père et déjà pour être homme pouvant prendre femme.

Dans les deux cas, ce sont deux possibilités, leur mise en acte n'étant pas toujours facile ; mais elles balisent l'espace de la rencontre homme-femme. Le rapport dépend de l'accord possible des entre-deux et du fait que chacun a traversé son entre-deux. Ce n'est pas évident, et en ce sens, « il n'y a pas de rapport sexuel » évoque le « il n'y pas d'amour heureux » de la chanson. Pour que ça accroche, il faut non seulement l'amour mais le moment où deux désirs s'accrochent et coïncident un moment alors que les corps sont deux.

Ces deux épreuves d'entre-deux sont rarement menées jusqu'au bout par l'homme et par la femme. L'homme y apprendrait ce qu'il sait déjà confusément mais peine à assumer : il ne peut pas tout avoir avec l'une, et il peut encore moins les avoir toutes ; non seulement il n'est pas libre mais il est positivement dépendant de la femme qu'il désire qui peut le mener par le nez. La femme y apprend qu'elle inspire le désir mais qu'elle n'est pas la seule, qu'elle n'est pas la féminité incarnée, qu'elle dépend de l'homme à qui elle inspire du désir, car elle tient à

« suivre » de près ce désir qu'elle inspire, dont elle attend qu'il lui rappelle non seulement qu'elle est une femme mais qu'elle est unique, et qui sait, avec un petit effort lui laisser croire qu'elle est la seule. (Le glissement entre l'unique et la seule est une forte tentation.)

Ce que chacun apprend dans son épreuve d'entre-deux semble donc assez peu gratifiant ; pourtant, ce qu'ils en tirent est précieux, au point que la psychanalyse l'a baptisé « castration ». Du point de vue de l'entre-deux, elle signifie ce qu'on a vu, à savoir que la femme n'est pas « la » femme mais qu'elle a pris à l'Autre-femme assez de féminité ; et que l'homme n'a pas tout et bien sûr n'est pas tout. Cela veut dire que l'un et l'autre sont branchés sur l'infini, et cela inclut comme cas particulier l'orgasme. (Encore qu'on ait le droit de ne pas courir après l'orgasme même quand on a moins de 60 ans.) En somme, « castrer » ne veut pas dire féminiser, sauf si on suppose que la femme aurait dû avoir un phallus, ce qui est une vision infantile.

Mais alors, que cherchent-ils l'un et l'autre dans la rencontre ? Certes, ils cherchent l'amour, la jouissance, la durée du lien ; et qu'est-ce qui peut donner à ces termes une certaine réalité ?

Commençons par la question : Que veut la femme ? – qui a été trop vite enfouie dans le mystère insondable ou bien sous l'étiquette « féminité : continent noir ». On pourrait mettre au rebut ce cliché, à condition d'avoir en tête que la part de mystère n'est pas nulle car on ne peut pas tout dire du désir dans la relation à deux ; si le dire n'est pas érotique, il devient fonctionnel et c'est une perte pour le désir. Mais l'essentiel est qu'une femme « veut » être prise pour femme par un homme qui lui plaît. Cela paraît grossièrement simple, ça ne l'est pas. Par exemple, une fois posé ce repère, on peut comprendre que telle femme ne veuille surtout pas être prise pour femme par un homme vu que c'est ce que veulent les autres femmes et qu'elle veut s'en démarquer pour être vraiment femme. C'est dire qu'elle n'a pas réglé son « entre-deux-femmes ». Bien d'autres retournements sont possibles, mais de fortes raisons nous font garder ce repère : une femme veut que cet homme qui lui plaît s'engage avec elle, pour elle, à l'inscrire comme unique tous les jours de sa vie. Autrefois cela s'appelait mariage, et encore aujourd'hui, mais le lien prend d'autres formes, et le repère tient bon même si mariages et engagements échouent le plus souvent dans un accord d'entente où seul le troisième terme « durée du lien » est maintenu, les deux autres, amour et jouissance devenant aléatoires, évanescents. Dans ces cas, l'amour de l'un pour l'autre se rabat sur l'amour du lien. (Car l'échec érotique n'est pas forcément la rupture mais le lien bienveillant et durable où se construit un lieu d'être qui peut devenir objet d'amour ; un lieu d'être pour le couple ou la famille-puis-le-couple, quand les enfants sont partis.)

Si la femme veut qu'un homme s'engage totalement pour elle, c'est parce qu'un homme est avant tout pour elle un attribut du féminin, une preuve de sa féminité qu'elle peut brandir à la face de l'Autre femme (supposée être la source du féminin). Seul un homme qui s'engage pour elle peut la protéger et la dégager de l'Autre femme, la libérer du doute sur sa féminité qui lui vient de ce côté-là. Le fait qu'il la « prenne » n'est qu'un aspect du geste dont l'autre aspect c'est qu'il est pris, qu'il doit être pris et engagé dans son devenir femme à elle. On comprend que la rupture du lien (par abandon ou par infidélité) la livre sans défense à l'impasse de l'entre-deux-femmes ; et c'est seulement si elle retombe amoureuse et réalise le même vœu implicite (être prise pour femme par cet homme) qu'elle retrouve la liberté de son désir.

On peut relier tout cela à l'entre-deux amoureux ; car tomber amoureux c'est vivre l'événement où les deux âmes-corps s'accrochent : quand l'âme ou la mémoire de l'un résonne avec le corps charnel de l'autre et réciproquement ; quand l'âme tressaille en entendant les pas de l'autre dans l'escalier. Le rapport amoureux est donc

un croisement d'entre-deux. Pourquoi se produit-il ? Pourquoi est-ce qu'on tombe amoureux ? Sans doute parce qu'on en a assez de n'aimer que soi-même ; alors une part d'amour de soi consent à se projeter sur l'autre avec l'espoir inconscient qu'il en revienne quelque chose qui rafraîchisse l'amour de soi en y mettant à la fois de l'autre et du retour à soi transformé. Car le soi, pour le coup, est transformé, et ce changement profond voire cette métamorphose (qui embellit le visage mieux que toute chirurgie), c'est l'amour. L'amour est un mouvement qui renouvelle le narcissisme plutôt qu'il ne le nourrit ; il l'introduit dans une histoire et lui évite le pourrissement. On entre dans l'amour par mesure d'urgence, de sauvetage, face au dessèchement qui vient, on s'y jette pour qu'il nous arrive quelque chose là où il ne nous arrivait rien ; sachant qu'au fond, il n'arrive des choses que par l'autre.

Donc dire que l'amour est égocentrique, c'est dire trop peu et oublier tout le mouvement où l'égo veut se décentrer. Beaucoup de textes psys opinent gravement quant à savoir si l'amour est narcissique ou « objectal » alors qu'il est le désir de casser le narcissique sur l'objectal et de créer du mouvement dans l'entre-deux. Qu'il réussisse ou pas est une autre affaire, souvent il ne réussit qu'à rater mais il se reprend car il est immortel, ce mouvement fait de don (symbolique) et d'éblouissement (imaginaire), tous deux intriqués puisqu'on fait don de soi à une image de l'autre.

En outre, le croisement des entre-deux qui crée l'amour et le révèle montre qu'il s'agit, entre les deux qui s'aiment, de ce que j'appelle une coupure-lien. S'aimer, ce n'est pas « faire un », c'est faire alliance pour donner, de corps et d'âme, de quoi rendre le manque à être plus vivant ; c'est vouloir être bien via le don qu'on fait à l'autre et le don qu'il nous fait, qui rend le vide plus léger, le vide du dedans et du dehors.

Quant à la question « que veut la femme ? », elle garde forcément une d'ombre, car ce qu'elle évoque, on ne peut tout en dire, on ne doit pas. Et si la question s'est beaucoup dégradée jusqu'à devenir : est-ce qu'elle veut bien ? ou : est-ce qu'elle veut vraiment quand elle dit qu'elle veut ?, c'est parce qu'on prétend y répondre, alors que la question implique une bonne part de silence, qu'elle doit se traiter en silence. On ne dit pas aisément je veux être caressée sur le clitoris, cela doit s'induire dans le mouvement du désir. Plus généralement, certaines choses n'ont pas à se dire sous le signe du « je veux », car le fait de les dire les change, et la caresse en question devient tout autre chose que ce qu'elle doit être, un don. En l'occurrence, c'est le non-dit qui doit être entendu et s'il ne l'est pas, si la demande tue reste lettre morte, cela peut créer une rupture du lien érotique, comme si le manque à dire s'était pétrifié. Il peut s'ensuivre une rupture silencieuse de l'attrait, une impasse qui aujourd'hui, et ce n'est pas sans intérêt, finit en protestation collective : beaucoup de femmes en sont venues à rejeter l'homme « parce qu'il ne comprend rien » à leur sexualité. Et s'il ne comprend rien « parce qu'il faut tout lui expliquer », c'est que dans ces relations, le non-dit ou l'indicible n'est pas passé.

C'est peut-être cette frustration qui en a rassemblé d'autres pour exploser en produisant toutes les nuances du féminisme, où le mouvement contre le harcèlement symbolise le fait que l'offre masculine n'entend pas la demande non dite, et ce à plusieurs niveaux, allant de : ma jouissance de femme est incommensurable à la tienne, jusqu'à : je ne veux rien de ce que tu m'offres, pas même tes mots, si je ne t'y invite pas. Cela ramène à une forme très stricte du « Que veut la femme ? » ; ce qu'elle veut, elle le fera savoir en temps et lieu. Mais, sauf à ce que son désir soit un programme voire une feuille de route, cela revient à ce qui s'est toujours fait en terre civilisée : une femme va avec un homme si elle veut bien ; et si elle ne le quitte pas malgré sa déception, c'est aussi qu'elle le veut bien. L'ennui – ou plutôt la vérité – est que le non-désir est réciproque comme le désir : s'il n'est plus désiré par elle, elle ne lui donne plus de désir et donc il n'en a plus (pour elle).

Par ailleurs, on dit que les femmes expriment moins leur désir que les hommes, c'est qu'elles leur laissent la priorité d'expression, sans doute pour ne pas les effrayer par une demande qui tournerait à l'exigence, et on sait que la peur favorite des hommes c'est de ne pas assurer, que leur hantise est de ne pas être à la hauteur de la demande qu'ils croient béante pour peu que le sexe maternel d'où ils proviennent, les inquiète. De fait, c'est très diversifié, certaines femmes reprennent l'initiative et d'autres laissent toujours cette priorité, en attendant la suite qui parfois ne vient pas.

Mais on comprend le fantasme selon lequel si, avant le corps à corps érotique, chacun exprimait sa demande, les choses iraient beaucoup mieux.

De ce point de vue, *Metoo* est un slogan de victimes, or il s'agit pour chaque femme de conquérir sa jouissance plutôt que d'être compassionnée. Si l'homme fatigué ou stérile ne lui va pas, libre à elle de s'en défaire ou de rebâtir avec lui un autre lien, voire un autre amour, dès lors qu'elle peut « assurer » socialement. Mais à tout prendre, certaines femmes qui butent sur trop d'égoïsme ou d'immaturité changent de partenaire plutôt que de généraliser et de croire que l'impasse où elles se trouvent avec cet homme sera la même avec tout homme.

Avant de voir les autres réponses apportées à cette question « que veut la femme ? », voyons ce que veut l'homme. Il veut une femme qui lui donne le désir d'elle, qu'il puisse prendre comme partenaire sexuelle donc qu'il puisse faire jouir ; qui fixe son désir de féminin en devenant pour lui « sa » femme, la femme qui est la sienne et qu'il puisse, à un niveau supérieur, prendre pour femme, ce qui implique l'amour et le lien durable dont il attend que ça le confirme comme homme donc aussi comme père possible.

Laissons au lecteur psy le soin d'explicitier les composantes infantiles ou œdipiennes de ce schéma et posons la question simple : pourquoi, alors qu'il y a « tout ce qu'il faut » pour que ça marche, ça échoue régulièrement (pour être, il est vrai, aussitôt retenté) ? Une réponse est que l'entre-deux, pour chacun, est souvent inaccompli, et cela suffit à produire des hommes infantiles et des femmes petites princesses qui rêvent d'un roi. En outre, la dépendance mutuelle entre homme et femme est si parfaite qu'elle ne supporterait pas longtemps de le rester, et comme elle est aussi fragile, le moindre accrocs la perturbe d'une façon qui file assez vite vers la scission où chacun reprend son amour narcissique qu'il avait placé dans le lien ; il s'en occupera tout seul ou ira le placer ailleurs. Déjà la dépendance à l'autre peut être, par à-coups, très mal perçue ; ce n'est pas rien que votre humeur, vos rythmes, votre liberté, vos élans soient alignés sur ceux de l'autre. Cette dépendance a des effets perturbants que l'orgasme ou la jouissance du corps à corps n'arrivent pas à compenser. Et si l'autre est jugé abstraction faite de l'amour qui vous lie, cet autre n'a aucune chance, tant sa limite est évidente. Son rejet, sous une forme ou une autre est programmé. Le désamour prend des formes très variées, y compris celles qui conservent un lien formel plutôt vivable, surtout s'il est socialement gratifié, ce qui suppose déjà une certaine « installation ».

Mais pour un couple de jeunes qui s'aime et qui se lance dans la vie, le problème à résoudre est clairement l'entre-deux qui concerne chacun ; pour l'homme, le « meurtre » du père, et pour la femme l'entre-deux-femmes, c'est-à-dire la conquête d'assez de féminité, ce qui ne va pas de soi car les limites de l'« assez » ne sont pas données d'avance.

À ce couplage des « entre-deux » côté homme et côté femme, ajoutons d'autres couplages comme celui des symptômes, celui des narcissismes et celui des fantasmes. Les deux premiers « entre-deux » (des symptômes et des narcissismes) peuvent produire beaucoup de violence⁶

⁶ J'ai montré dans *Violence* que le principe de celle-ci est le choc entre deux symptômes ou le choc entre deux narcissismes.

mais aussi quelques ajustages : par exemple une femme peut être fière si son mari, par ailleurs décevant, jouit d'une haute considération, mais elle peut aussi en être encore plus agacée. Quant à l'entre-deux- fantasmes, il joue un rôle positif d'ajustement, à condition que chacun puisse creuser son chemin et qu'ils soient compatibles ; et s'ils sont trop accordés on risque un fétichisme du sexe dont le coût serait le rite régulier. (Exemple d'accord « parfait » : le couple sado-maso ; il y a d'autres, qui se font d'eux-mêmes tout en restant indéfinis et sujets aux variations).

On peut toujours dire que la solution aux impasses est dans l'amour ; bien des blocages sont solubles dans cette liqueur magique, encore faut-il pouvoir aimer ; or le blocage à dissoudre c'est ce qui empêchait l'amour. Cela ne veut pas dire que l'amour disparaît ; au contraire, c'est parce qu'il est là que c'est dur de ne pas y accéder.

On ne peut pas dire que la parole et l'orgasme résolvent la question de l'entre-deux, pour l'homme, la femme et leur lien affectif-érotique ; mais la parole et l'orgasme sont signe que c'est en cours de solution, sans garantie du résultat.

L'entre-deux sexuel est un espace de jeu où la parole ne doit pas être prise à la lettre, et où *a priori* aucun des deux n'est voué à être coincé entre le oui et le non. Chacun peut prêter à l'autre tout ce qu'il faut ou lui supposer tout ce qu'il veut dès lors qu'il en tire sa jouissance et que l'amour y trouve son compte. La femme peut même supposer qu'elle a devant elle un homme et celui-ci peut supposer qu'il étreint la féminité incarnée. C'est le minimum du contact entre deux fantasmes, il se traduit par des gestes et s'ils sont d'amour, c'est qu'ils comportent assez de générosité. Chacun devrait être non pas mieux que l'autre mais meilleur que lui-même pour avoir ce qu'il désire grâce à l'autre ; il retrouvera bien assez tôt son manque à être, que l'autre lui redonne sur un mode plus vivable par amour.

Par ailleurs, l'entre-deux sexuel permet de penser les rapports, et d'inclure les cas les plus singuliers. Il y a ceux pour qui un sexe prédomine sur l'autre au point de l'effacer (couples de même sexe). Il y a même ceux pour qui les deux pôles, masculin et féminin, se confondent, dans un fantasme que certains peuvent tenter de réaliser.

Nous verrons plus loin ces cas particuliers, il nous suffit déjà de marquer que ce qu'on appelait différence sexuelle, qui est en fait une dynamique d'entre-deux, n'est pas binaire par essence. Elle serait plutôt ternaire : pour un couple homme femme, le tiers c'est le lien symbolique qui les lie et qui comporte deux dimensions intriquées, érotique et affective. La dualité des organes sexuels n'y est qu'une donnée de départ, mais la réalité c'est le faisceau des possibles sur cet espace déjà très vaste. Ajoutons-y la bisexualité intrinsèque à l'humain, que Freud a le mérite d'avoir très tôt soulignée.

Ce n'est pas la différence sexuelle qui est binaire, ce sont les esprits qui le sont et qui ne voient pas l'entre-deux ; ils pensent qu'une différence doit séparer de façon étanche deux parties d'un ensemble, par exemple séparer hommes et femmes, employés actifs et chômeurs, autochtones et étrangers, et même des modes d'être comme nomade et sédentaire, ou des qualités humaines comme intelligence et bêtise. Or ces séparations sont très peu étanches, c'est même ce qui m'a fait créer il y a 30 ans la notion d'« entre-deux » pour désigner, lorsqu'il y a différence entre deux termes, l'espace de jeux où ça passe de l'un à l'autre, où les deux communiquent, s'enchevêtrent, s'intriquent, interfèrent, avec toujours une certaine structuration de l'interférence⁷.

⁷ Ceux qui méconnaissent l'entre-deux, qui ne le voient pas dans les rapports entre hommes et femmes par exemple, ne devraient pas le manquer dans le champ politique ; entre droite et gauche, on ne peut pas dire que la frontière soit étanche et nombre d'hommes politiques sont de gauche après avoir été de droite

3.

Remarques sur l'*intersexe* ⁸

Nous allons voir que l'entre-deux permet de mieux aborder certains cas particuliers qui, de se sentir ignorés ou rejetés, en viennent à se poser comme la norme tout en ayant réfuté l'idée de norme. Le fantasme d'avoir les deux sexes existe, et il se peut que les intersexes, qui veulent être les deux, expriment ainsi le fantasme radical des transsexuels, qui serait non pas de passer à l'autre sexe parce qu'ils vivent mal le leur, mais d'avoir *aussi* les attributs de l'autre sexe parce qu'ils veulent être les deux. On peut dire que pour eux, pour ceux qui veulent « être les deux », la différence sexuelle est unitaire alors qu'en général elle est au moins ternaire, et que dans tous les cas, on l'a vu, elle est un entre-deux.

Cet entre-deux sexuel (remplaçant la « différence ») inclut non seulement des possibilités réelles (intersexes, transsexuels, couples homosexuels) mais d'autres possibilités psychiques dont la réalisation n'est pas toujours stable ou évidente. Ajoutons qu'un certain discours psy oscille : après avoir traité les « trans » de psychotiques, il en vient à poser que la différence sexuelle est un fantasme et que ce sont les *trans* qui le réalisent ; est-ce qu'ils l'incarnent ? le passent à l'acte ? ou l'accomplissent ? Sans doute un peu de tout ça ; les autres, les cis-genre, n'auront qu'à s'aligner. Cette vision, formulée dans l'entre-deux, voudrait dire : l'entre-deux sexuel est un fantasme. La réalité, elle, suivra son cours et risque de pointer cette vision comme un fantasme, mais peu importe.

Dans la réalité, par exemple, un couple de femmes ne peut pas effacer l'homme, il peut être présentifié, soit que l'une assume le rôle par virilité naturelle soit qu'elle endosse le rôle de « père » pour leur enfant obtenu par don de sperme, don qui rend présent le masculin, tout comme le « père » fantôme (le donneur) que l'enfant verra plus tard.

Quant au *trans* qui ne peut pas réaliser son fantasme d'être les deux, il peut devenir à la fois père et mère en conservant ses gamètes avant l'opération, ce que la loi leur permet puisque c'est une opération « invalidante ». Faut-il alors s'émerveiller qu'une telle personne, d'abord femme, en vienne à cumuler quatre identités : homme, femme, père et mère ?⁹ Il suffit de prendre à l'homme du sperme et de la testostérone. L'enfant d'un tel parent aura beaucoup à faire avec la différence si elle est à ce point niée dans son origine.

Dans son petit livre¹⁰, Paul Beatriz Preciado raconte qu'il était femme et qu'elle a décidé de devenir homme tout en restant femme car il-elle veut n'être ni l'un ni l'autre mais autre chose

en ayant été auparavant d'extrême gauche et avant de devenir plus tard d'extrême droite. Bel exemple d'intersection, d'entrelacement.

⁸ Il s'agit par exemple de femmes qui prennent de la testostérone pour devenir hommes sans chirurgie donc sans pénis.

⁹ Rappelons que pour les transsexuels, l'offre chirurgicale s'est doublée d'une offre biologique majeure : qu'ils puissent conserver leurs gamètes et donc se servir en tant qu'hommes de leurs ovocytes et de leur sperme en tant que femmes.

¹⁰ Voir *Je suis un monstre qui vous parle*, Grasset 2020. Le titre est dû au fait que Lacan et les pys lacaniens à qui ce livre s'adresse, voyaient les « trans »

qui inclut d'être tous les deux. Il y arrive à peu près si l'on fait abstraction du pénis qu'il n'a pas : sans opération, rien qu'en absorbant l'hormone masculine (testostérone), il acquiert une voix « grave », dit-il, et une allure d'homme qui lui permettent de briguer l'identité juridique mâle, ce dont il n'est qu'à moitié satisfait car il veut les deux (il a gardé en initiale B. son prénom d'origine). Quand on le voit sur Internet, il a l'air plutôt d'un jeune homme efféminé, mais cela importe peu, tout comme de savoir ce qui l'a poussé à incarner cette histoire à peu de frais puisqu'il n'y laisse rien de sa chair. Il en profite pour dresser un dur réquisitoire contre les hommes de sa société « c'est-à-dire blancs et coloniaux », censés représenter « les hommes » et contre les analystes lacaniens censés incarner la psychanalyse.

La première généralisation évoque celle qu'on appelle un peu bêtement « racisme », mais il en est très éloigné puisqu'il est ... antiraciste. La seconde est aussi grave, car même si Freud et Lacan sont assez binaires, Freud ayant quand même parlé de la bisexualité, beaucoup d'analystes ne le sont pas et pour ma part, j'ai appliqué l'entre-deux avec profit dans bien des situations, à commencer par l'entre-deux sexuel.

En tout cas, cette femme masculine ou cet homme féminin offre une issue à bien des *trans* en leur montrant qu'avec simplement des hormones ils peuvent acquérir un attribut du masculin très net, la voix grave, et convaincre un psychiatre et un juge qu'ils sont hommes sans avoir à s'imposer la chirurgie de la greffe pénienne, par ailleurs très décevante. Je doute que l'évitement de la chirurgie puisse convenir à certains *trans* qui croient ferme à la différence des sexes. Ce qui est positif dans son cas, c'est sa transition sans chirurgie ; devenir un homme respecté à la voix grave et sans pénis avec, forcément, une sexualité féminine s'il-elle veut faire quelque chose de son vagin et clitoris.

Preciado exprime bien l'ambivalence du *trans* classique, qui est non pas de changer de sexe mais d'avoir les deux. Il s'adresse comme « un monstre » à un colloque de lacaniens car, on l'a vu, leur obéissance traitait les transsexuels de psychotiques pour être conforme à la théorie du maître ; posture que récusait en vain tous les psychologues de terrain qui reçoivent des *trans* à longueur de journée, qui ont travaillé avec eux dans le respect habituel, les aidant souvent à réfléchir un peu plus avant la chirurgie ; des psys affectés par celle-ci, trouvant que c'était cher payé pour passer de l'autre côté et regrettant de trouver chez les *trans* une telle croyance à la différence binaire, alors que l'idée d'entre-deux s'impose d'elle-même.

Ajoutons que d'autres psys à l'hôpital ont refusé de prendre en charge des *trans*, sans doute par horreur de la chirurgie que cela comporte.

En tout cas, l'entre-deux est un espace assez souple pour intégrer les *trans* comme cas singuliers parmi d'autres, avec une pointe d'idéalité (ils idéalisent la différence sexuelle puisqu'ils sont prêts à de la grosse chirurgie pour y entrer par la « bonne » porte). Preciado est plus subtil, et quand il dit « je ne sais même pas ce que je suis », il répète ce que toute personne sensée peut dire d'elle-même, compte tenu du fait qu'elle a quand même un petit fond identitaire à exploiter.

Son cas n'est pas sans intérêt. Il-elle « décide » de couper toute causalité avec son passé, son enfance, son histoire, causalité qu'il a pourtant commencé par affirmer en racontant son

comme des psychotiques. Depuis, par un revirement opportun mais sans auto-critique, ils les voient comme porteurs du « réel de la sexualité » autrement dit de sa vérité. En réalité, si cet homme se présente comme monstrueux, c'est un effet de sa rhétorique implacable face au discours lacanien, auquel il accorde, sans doute par transfert, une énorme importance.

horreur de petite fille suite aux récits de viols et d'abus qu'elle entendait. Mais elle tient à ce que sa transition soit une pure décision émanant d'elle « seule », sans son histoire, juste à partir de ce qu'elle ressent et compte tenu quand même de la société qui l'oblige à choisir donc à être homme ou femme alors qu'elle veut les deux ou mieux encore être dans l'indéfini. (On ne peut s'empêcher de penser au « sexe des anges » qui serait dans ce cas).

Elle désinvestit le monde ambiant et ses normes pour n'investir qu'elle-même avec la norme qu'elle deviendra, fût-elle hors norme. Elle dit qu'elle se *débinarise*, mais tout le monde ne peut pas se débiner de sa condition par la seule force de sa volonté. De fait, elle s'est non pas arrachée à la « différence sexuelle » mais elle l'a simplement absorbée ou incarnée ; cela correspond à son indifférence pour les autres, pour leur façon de se repérer, pour leur « norme ». Comme tous ceux qui contestent l'idée de norme, elle impose la sienne, mais l'intérêt est que la sienne c'est elle-même. Elle est fondatrice de la norme qu'elle est. De même, elle proteste contre le déterminisme biologique que pourtant elle reconnaît puisqu'elle le combat.

Elle opère un retournement stratégique : étant femme, elle renie son identité de femme et fait de cet abandon du féminin ou de sa mise en suspens, une stratégie fondamentale du féminisme. Cela peut-il « marcher » ? Pourquoi les femmes qui mettent une certaine énergie à conquérir leur féminité iraient-elles la rejeter pour une posture « supérieure », celle d'être à la fois femme et homme ? La chose est du reste socialement impraticable, à cause du nom et de l'apparence qui reste un repère essentiel. Il ne veut ni être une femme (pourtant elles se défendent assez bien, trop même, selon certaines) et il ne veut pas être un homme, c'est-à-dire un « bourgeois blanc hétéro ». Il est vrai que sans pénis, il ne peut pas être cet homme.

En fait, l'idée implicite c'est que l'écart entre les sexes on peut l'intégrer en soi ; soit, mais cela ne l'abolit pas. L'auteure veut incarner cet écart entre les deux pôles, masculin et féminin. Elle peut aussi redoubler la prouesse en faisant l'écart entre père et mère qu'elle incarnerait aussi. Un homme ne pourrait pas faire cet « exploit », il y a donc, mais on le savait déjà, une réelle supériorité de la femme. Le corps qui « absorbe » cette différence sexuelle devient entre-deux, littéralement, mais sur un mode qui l'empêche de vivre sa féminité puisqu'elle la refuse, et de vivre sa masculinité qui reste trop partielle (la voix...). Mais cela n'efface ni un terme ni l'autre et encore moins leur différence, sans pourtant les identifier. Cet être n'abandonne pas le cadre de la différence sexuelle, il la fixe en sa personne alors que les gens ordinaires peuvent en disposer comme d'un vaste entre-deux plus jouable. On comprend que Beatriz et ses semblables devenues « homme » revendiquent l'identité indéfinie. Sachant que la société ne peut pas demander aux autres d'appeler cet être Monsieur et Madame en même temps, ni demander à l'enfant de l'appeler en même temps papa et maman. Donc la revendication fera sans doute longtemps problème, même si la société, pour se prouver qu'elle est libre, est prête à tout accepter.

On peut bien sûr regretter qu'un fantasme aussi grandiose que « transcender la différence sexuelle » s'accomplisse par simple injection d'un produit. Se droguer à une hormone permettrait donc d'avoir l'apparence qu'on veut et de rejeter toute « assignation ». Ici, la haine de la taxonomie c'est-à-dire du geste de désigner ou de nommer frôle la haine du nom comme tel, ou plutôt la haine du lien entre nom et corps qui est au cœur du symbolique. Il est vrai que nommer comporte de la violence et fait perdre de la liberté. Reste à savoir si la vie peut exister sans violence et si la tyrannie de la non-violence vaut mieux que celle de la violence ordinaire.

Lui-même ne peut se passer du nom : il ne veut être ni homme ni femme, identités trop anonymes, dit-il, et il précise qu'il choisit « le show de l'écriture politique », qui lui donnera un nom renommé ; il croit donc au nom, qu'il fustige chez les autres.

On voit en tout cas que la « différence sexuelle » est réduite à la binarité pour être absorbée, alors que cette différence est vouée à s'ouvrir sur l'entre-deux sexuel qui accueille tous les cas.

Des personnes âgées ou lassées peuvent partager avec cette femme (Preciado) ce sens du mot *trans*, qui est d'être au-delà du sexuel ; des hommes et des femmes le vivent ainsi quand l'âge leur fait prendre beaucoup de distance par rapport à l'agitation érotique, d'autant que le corps rechigne à « suivre » comme pour un jogging à deux, pas vraiment nécessaire.

D'autres aussi qui n'ont pas le culte de l'identité peuvent le comprendre. Ceux qui vivent non pas l'exil mais une *transidentité*. Pour ma part, j'ai vécu et je vis entre plusieurs identités celle du juif marocain traditionnel, du chercheur en mathématiques, du psychanalyste, de l'écrivain, de l'expert en création contemporaine (danse théâtre arts plastiques cinéma), du praticien de textes fondateurs de religions (Coran et Bible). Toutes ces lignes sont pour moi des identités qui s'enchevêtrent pour faire la trame que je suis et que je poursuis. Mais contrairement à l'homme *trans*, je n'ai pas de haine pour aucune d'elles ; parfois, l'une d'elles me harcèle, me tire vers elle, me reprochant de l'avoir abandonnée. Et c'est un effort intérieur que de transmuier ces tensions en un supplément de présence, voire un lien de plus entre différents pôles identitaires dans leur rapport à l'infini et aux autres.

Cette tension n'ouvre pas la béatitude dont jouit Preciado qui, dans sa joie d'avoir choisi la meilleure voie (la voix grave et l'allure obtenue par l'hormone), exulte : « C'est l'irruption triomphale d'un autre futur en soi, dans toutes les cellules de son corps. » Et les genres masculin ou féminin « sont anecdotiques comparés à l'infinie variation des modalités d'existence. » Et il proteste contre ceux qui veulent arracher leurs organes aux *trans*, allusion à la chirurgie pour « faire sa transition » ; il oublie que ce sont les *trans* eux-mêmes qui la réclament pour être plus sûrs de leur nouvelle identité. Quant à lui, comme il peut en arrêtant l'hormone quelques mois reprendre une apparence féminine, ce voyage aller-retour lui donne l'impression d'une immense liberté. Il se *shoot* au masculin pour cesser d'être femme sans tout à fait devenir un homme. C'est un assaut chimique « contre le pouvoir de l'identité et du nom » qu'il assimile à « l'ego hétéro patriarcal » ; c'est une décolonisation du corps par colonisation hormonale¹¹.

Nous avons tous une identité et chacun se dépatouille avec la sienne – s'embrouille, se dégage, replonge, la transforme, l'oublie et la retrouve – l'essentiel est la manière dont elle l'aide à exister ; dans les bons cas, elle lui met des entraves dont il peut se servir pour rebondir, dès lors qu'il est habité par des pulsions de vie plus que de mort. J'ai dit que l'identité est un processus et c'est à notre dernier souffle qu'on saura vraiment ce qu'elle était mais nous ne serons plus là pour opiner là-dessus.

¹¹ Très instruit, il a pourtant des lacunes historiques, il ignore que le régime de la différence sexuelle a toujours existé, sous des formes plus ou moins souples, allant même se prolonger du côté des démons et des dieux, des chimères et des fées.

Intermède Covid

La pandémie est le plus grand dévoilement sociétal jamais observé, la déchirure diagonale du voile dont chaque société se couvrait pour paraître décente à ses yeux et aux autres. Et ce dévoilement montre que les sujets sont objet d'un traitement technique uniforme par le marché des biens, des discours, des logiciels, des traitements médicaux bref par tout ce qui s'applique à leur corps ou leur esprit ; ils sont intégralement objets, en même temps que beaucoup se battent pour rester sujets de leur vie.

Le confinement n'a pas fait coupure dans la dynamique du marché, il l'a au contraire révélée dans tous les domaines ; c'est ce qu'a révélé en son temps la pénurie de masques, de tests, de médicaments, et la rareté de la parole non étatique. En France l'État croit pouvoir tout adoucir en débloquent de gros crédits pour combler certaines failles, il a donc tout transféré sur la planche à billets pour calmer la colère et la misère que ses mesures abusives produisaient. Dans d'autres pays comme le Brésil c'est au contraire le manque de mesures ou le mépris libéral de toute mesure qui ont provoqué la détresse et la colère.

Il y a une quasi continuité entre le marché des biens et celui des savoir-faire techniques qui révèlent aussi à quel point leur utilité est soumise d'abord à leur rendement donc à la loi du marché.

La « fête à risque » organisée aux USA est intéressante : certains ont le Covid, et parmi ceux qui sont entrés sans l'avoir, le premier contaminé remportait tout l'argent des entrées ; ce n'est peut-être pas une danse avec la mort où la vie c'est de l'argent mais une protestation de gens qui pensent que le Covid ne tue que très rarement ou que des personnes à risque ; et ces gens refusent, à tort ou à raison, que l'on mette un pays au point mort à cause des personnes à risque. Certains l'expriment très violemment : il y a eu des meurtres d'agents qui exigeaient le port du masque (au Texas, à Bayonne). On peut douter que ce soit pour défendre la liberté ; il est possible qu'un sujet ayant tout perdu avec le Covid, frappe follement si on lui demande encore de payer. Ce passage à l'acte est complexe : le sujet ne trouve pas de mots, et il fait partie de foules entières qui ne trouvent pas de mots pour dire leur colère et qui la dépensent dans l'indignation, la sidération face à la toute-puissance des États, celle que révèle justement la mise à nu ou le dévoilement, que l'État soit démocratique, totalitaire, libéral ou néo. Cette toute-puissance ne menace pas la subjectivité, elle la fait souffrir, c'est différent, elle la soumet à la censure, au silence, et souvent à l'absurde. Beaucoup plus qu'à la peur ; car cette pandémie n'a pas provoqué de panique bien que les deux mots aient la même racine « pan ». Certes, des sujets ultra phobiques ont eu peur, et plus généralement, certains symptômes ont été aggravés par le virus chez ceux qu'il a atteints ou ceux qui le redoutent. Le surpoids en est un autre exemple ou d'autres maladies graves. (Quand l'analyste ou le médecin a de la peur, elle se transfère facilement au patient. En tout cas, aucun de mes patients n'a exprimé de la peur.)

Des psychanalystes ont craint qu'il n'y ait une sorte d'appel au Père du genre de ce qu'il y a eu en Allemagne dans l'appel au Guide, au sauveur. Il n'y a rien eu de tel, il n'y a d'appel à rien, juste à quelques informations qui elles-mêmes sont contradictoires et frustrantes. Mais on finit par trouver les bons chiffres (et on apprend qu'en France, même chez les plus de 90 ans, 80% survivent, que 90% des gens en réanimation ont une comorbidité, et 80% sont en surpoids. C'est important de savoir qu'un peuple entier est enfermé pour les sauver, ou plutôt pour ne pas déborder les hôpitaux, alors qu'on pourrait installer des hôpitaux de campagne, avec un peu d'argent, bien moins que les sommes astronomiques qu'on débloquent pour

atténuer les dégâts). Il n'y a pas eu d'autre appel qu'au confinement ou couvre-feu ; les gestes barrières et les masques, eux, ayant été bien intégrés. En tout cas, craindre un appel au Père ou au Chef sauveur c'est rester dans le schéma freudien du Moi idéal et de *Psychologie des masses*, schéma que j'ai élargi dans mon livre *Le groupe inconscient* (1980) en montrant que ce qui tient un groupe n'est pas forcément l'appel au chef ou l'amour pour lui mais le groupe langagier défini par le lien qui lie le groupe, notamment ce qu'il refoule ou retranche de son langage ; ce qui m'a fait dire qu'un groupe est un ensemble de gens décidés à se taire sur la même chose, qui peut être le groupe lui-même et pas toujours le « meurtre » du chef. En revanche, c'est dans les groupes psy que ça fonctionne selon l'idée freudienne du groupe ; et qu'on y voit aussi ce paradoxe : c'est dans la langue du père (Lacan) et avec ses signifiants, voire dans son style que des pys lancent l'alerte contre un risque d'appel au Père dans cette pandémie. Mais de prévenir contre un danger inexistant évite parfois d'analyser les dangers qui existent.

Il est vrai qu'on agite ça et là des fantasmes de catastrophe. On a pu dire qu'« aujourd'hui, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme ». C'est le genre de clichés fascinant qui se dissout dès qu'on réfléchit. C'est en effet plus facile d'imaginer parce que le stock d'images qui prolifèrent sur la destruction de la planète est énorme et que, par ailleurs, on confond capitalisme et société de marché avec de bonnes régulations plutôt qu'avec un carcan étouffant de règles stériles.

Ce qui frappe c'est l'isomorphisme de structure entre la gestion du marché et celle des humains, la technique servant de relais, invoquant de loin un discours scientifique en pleine recherche donc sachant assez peu sur l'essentiel.

Des gens se croisent masqués ; certains, très rares, marquent de la crainte, mais beaucoup d'autres affichent dans leur regard un désir navré de rencontre. Dans le confinement, les rares passants sont unis par le vide des rues, mais pas vraiment par de l'effroi. Par le masque, les visages sont plutôt rapprochés par le même interdit qu'ils supportent vaillamment. Nous avons tous le même défi de se croiser avec un tiers de visage, c'est très peu.

Ce n'est donc pas la pandémie qui exprime la pulsion de mort c'est sa gestion, qui fige les corps et les confine. C'est conforme à l'idée que la pulsion de mort veut d'abord la conservation, l'arrêt de ce qui perturbe donc de ce qui transmet la vie.

L'Autre n'est pas le virus, celui-ci n'est pas plus autre que tant de virus (à peine mieux connus), c'est la machine qui nous gère qui soudain se détache et nous fait face, avec une douce violence totalitaire, comme d'habitude, mais là c'est plus visible ; on voit mieux dans quoi on vit. Le battage sur le nombre de morts, la menace de mort sciemment grossie pour « que les gens prennent conscience » grossissent le sentiment d'être un peu manipulés. Il est curieux que des psychanalystes voient moins les effets de langage qui sont énormes que le « réel » du virus. Ce sont ces effets qui modèlent notre réel, le virus est au second plan. Il faut revoir notre idée du « réel » qui n'est pas très au point ; car si les hôpitaux avaient normalement assuré, est-ce que cela aurait été aussi « réel » ? C'est le débordement éventuel des hôpitaux qui déclenche tout ce « réel » ; c'est donc l'excès sur ce qui se donne comme réel. De même, la notion d'Autre se révèle assez floue, il n'y a pas d'accord là-dessus ; est-ce que l'Autre c'est le virus ou bien la dictature gestionnaire, l'étrangeté des mesures présentées comme évidentes ? Est-ce le retour ou l'émergence d'angoisses voire de fantômes, activées par la solitude ? Le concept d'Autre semble trop flou, peut-être un peu usé.

La déchirure du voile social met à nu les sujets intérieurement, mais les gens résistent, se battent, ils restent vivants, ils survivent non pas tant au virus, assez peu y pensent, mais au marasme organisé autour de lui, notamment à la privation d'événement par l'absence de rencontres ou leur rareté extrême. Le temps du Covid et des confinements nous confronte au manque d'événement, car l'événement nous manque puisque le corps de l'autre manque.

Le carcan des discours gestionnaire est tel dans sa brutalité qu'il se révèle plus stressant que le virus lui-même. Certes, il y a les morts mais il y en a toujours dans une épidémie, sauf que cette fois, chaque pays a sa dose de la catastrophe. C'est un partage plus ou moins équitable du fléau sans que son poids chez les uns allège son poids chez les autres. L'invariant c'est que les morts du Covid sont sacralisés par le fait qu'on aurait pu les éviter si on multiplie les interdits, allant jusqu'au confinement total. C'est seulement là que les pouvoirs se sentent bien protégés des reproches. Il y a dix ans il y a eu un tremblement de terre à Haïti, faisant 240 000 morts, il n'y a eu aucun reproche. Mais tant que des morts peuvent être reprochés à l'État pour n'avoir pas « fait ce qu'il fallait », la masse des gens sains suffoquera d'isolement et d'enfermement, car « ce qu'on pouvait faire » d'autre n'est pas évoqué, et que l'isolement c'est ce qu'on peut faire de plus massif pour paraître irréprochable ; et c'est ce que veut toute instance de pouvoir.

Tout cela fait un événement inintégrable, plutôt que traumatique. Un événement qu'il faut tenter de penser aussi librement que possible, c'est-à-dire sans trop de contraintes ou d'attaches. Il faut pouvoir « penser sans attaches » (une belle phrase de Prieto) ; peut-être que penser c'est être orphelin, sans attaches alors même qu'on a plein d'attaches et de filiations ; c'est être sans attaches par la pensée, c'est ce qui distingue penser de philosopher.

Dans le silence étourdissant des villes confinées, on peut entendre le silence du pouvoir sur à peu près tous les problèmes que le Covid a révélés : dépendance folle par rapport à l'étranger, à la Chine notamment, impuissance de l'appareil productif à s'adapter aux besoins, ou doubler l'hôpital par un hôpital de campagne en recrutant du personnel avec des primes de pandémie ; impuissance à prendre des initiatives et tendance à les briser quand d'autres les prennent. C'est ce silence des villes désertes qui fait trou, ou plutôt c'est le cri sourd dont il est le silence, cri de la souffrance indicible des gens bien portants arrêtés dans leur vie.

Dans cet appareil à la fois dérisoire et monstrueux, où le dernier mot revient à la force, des hommes et des femmes s'activent de plus en plus à égalité et la figure du père tout-puissant n'est observable dans sa pureté que dans les groupes analytiques.

Dans la pandémie, le sujet souffre beaucoup car il bute comme une mouche sur les parois vitrées où on l'a mis sous cloche ; et sur un discours machinal qui a très peu de savoir et beaucoup de pouvoirs, il bute sur des fonctionnaires qui parlent comme des robots ; il n'a personne à qui parler si ce n'est ses semblables tout aussi ahuris ou révoltés. Ce qui le protège c'est qu'il pense, il subjective les problèmes et quand il comprend un peu plus loin il se sent un peu plus libre, même enfermé. Le corps ne peut pas être étranger à lui-même sans que le sujet le soit aussi, et c'est tant mieux s'il l'est de temps en temps.

Il faut affiner notre réflexion sur la répression sociale ; on ne peut pas dire qu'aujourd'hui elle s'attaque directement au désir, à l'amour, mais elle attaque le sujet et la subjectivation, et ce, au nom du bon fonctionnement plutôt que de la morale ; la société occidentale prend soin de l'individu pour mieux l'utiliser à son propre maintien et lui ne peut que lutter en reculant pour défendre son réduit de plus en plus mince. Le Covid a révélé d'une façon criante cette réduction des sujets au statut de variables et d'instruments. Dans cette détresse, le sujet n'est pas vraiment face au père de la horde, encore moins face au gorille mythique qui se prend toutes les femmes ; il a affaire à une classe dirigeante dont parfois il fait partie et dont les membres parlent comme des robots au nom de la rationalité.